Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*

Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, 441 p.

Irene Barbiera

Traducteur : Christiane Klapisch-Zuber

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/11364>

DOI : 10.4000/clio.11364

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Irene Barbiera, « Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 02 septembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11364> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11364>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*

Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, 441 p.

Irene Barbiera

Traduction : Christiane Klapisch-Zuber

RÉFÉRENCE

Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, 441 p.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit de l'anglais

- 1 Nul besoin d'être exceptionnellement perspicace pour observer *de visu* que les femmes sont en général plus petites que les hommes. Mais pourquoi ? Comment sélection naturelle et facteurs biologiques opèrent-ils pour produire du dimorphisme ? Quel est le rôle de la culture et notamment des habitudes alimentaires dans la formation des différences de taille entre hommes et femmes ? Et, plus généralement, comment la culture influence-t-elle les processus biologiques ? La vaste et fascinante enquête conduite par Priscille Touraille fait le tour des théories produites par les chercheurs qui se sont attachés à expliquer le dimorphisme observé dans certaines espèces animales et dans l'espèce humaine. Contre l'idée reçue, et défendue par de nombreux scientifiques,

que la différence de taille serait un phénomène purement naturel, l'auteur démontre que dans les faits il y a souvent conflit, en ce qui concerne le dimorphisme sexuel, entre le succès biologique qui sélectionne les femmes grandes et des pratiques culturelles qui les conduisent à être petites.

- 2 Dans son introduction, Priscille Touraille examine les aspects génétiques de la croissance. Les chercheurs s'accordent sur la transmission génétique d'une stature donnée mais aussi sur le conditionnement de celle-ci par les facteurs environnementaux et la nutrition tout particulièrement ; faute d'avoir identifié un gène de la croissance lié au sexe, ils s'en sont tenus aux réponses apportées à l'environnement, les protéines et spécialement les protéines animales étant largement responsables de la croissance chez les humains. Mais ils se heurtent au fait que l'éventail du dimorphisme sexuel dans différentes espèces se traduit souvent par des femelles plus grandes que les mâles, montrant qu'il n'existe pas dans la nature un mécanisme unique qui règle les différences de taille entre les deux sexes.
- 3 La première partie de l'ouvrage examine successivement trois types de théories. D'abord celles fondées sur la sélection des mâles, les plus grands l'emportant dans la compétition sexuelle tant chez les animaux que chez les humains. Au premier rang de ces théories, le darwinisme, pour qui les grands mâles auront de ce fait un plus grand succès dans le processus de la reproduction ; en revanche les plus petits individus auront une meilleure chance de survivre à la disette. Au ^{xx}e siècle, Richard Alexander a appliqué aux humains cette « loi du combat » darwinienne. Dans cette hypothèse, les mâles seraient plus grands que les femelles dans les sociétés polygames où la compétition pour les femmes est plus vive – théories battues en brèche par les données empiriques collectées par Phyllis Evelth qui en 1975 ont démontré exactement le contraire : le dimorphisme sexuel est plus fort en Europe et en Asie où domine la monogamie et plus bas en Afrique et Nouvelle Guinée où la polygamie est plus répandue.
- 4 Ensuite, la théorie de David W. Frayer qui, dans les années 1980, invoque la différenciation des tâches pour expliquer le dimorphisme sexuel. L'hypothèse n'est pas confirmée par les données portant sur les populations contemporaines. Cela dit, si la différence de taille n'est pas directement liée à la division du travail, celle-ci est au fondement de la différenciation de genre au sein des sociétés, laquelle engendre la domination des mâles sur les femelles et leur contrôle des ressources, aspects sur lesquels l'auteure reviendra dans la dernière partie du livre.
- 5 Enfin, l'auteure passe en revue les théories qui privilégient la préférence des femelles pour les grands mâles qui les protègent elles et leur progéniture des prédateurs, ou qui sont capables de couvrir de plus grandes distances à la recherche de nourriture (Owen Lovejoy). Cette théorie se retourne cependant contre elle-même, puisque l'éloignement des mâles prive les femelles et leurs petits de toute protection.
- 6 La deuxième partie du livre analyse les théories plus récentes selon lesquelles la pression sélective s'exerce non plus sur les mâles, mais sur les femelles. Si les théories reposant sur « la loi du combat » impliquent des besoins alimentaires plus grands chez les mâles de grande taille, les primatologues ont montré que ceux des femelles, accrus par la gestation et la lactation, sont plus complètement satisfaits chez les mères de petite taille. L'anthropologue physique Katherine Ralls, de son côté, voit dans les « grandes mères » un avantage dans la reproduction du fait que vivant plus longtemps elles auront une plus longue vie féconde et auront une progéniture plus grande et plus

résistante. Mais en sens inverse la taille des femelles est restreinte par les limites des ressources qui joueront en faveur des femelles plus petites. À quoi P. Touraille répond que, selon de nombreuses études, le stress nutritionnel n'est pas caractéristique des espèces dimorphiques, mais qu'en revanche la taille relative des femelles dépend de leur accès à la nourriture. Des études éthologiques attestent un accès prioritaire des femelles aux ressources alimentaires chez les espèces non dimorphiques, alors que chez les espèces dimorphiques, par exemple chez les orangs-outangs, l'existence de niches alimentaires différenciées garantit un accès prioritaire des mâles, ce que l'auteur identifie comme une « co-évolution antagoniste » : au succès reproductif des grands mâles répondrait le moindre succès des femelles petites.

- 7 La troisième partie de l'ouvrage concerne le dimorphisme humain. Il s'agit d'identifier le meilleur modèle explicatif du phénomène et de ses variations dans l'espace et dans le temps. Plusieurs anthropologues physiques se sont intéressés aux effets de l'alimentation dans les sociétés riches et bien nourries, où l'écart de taille joue en faveur des garçons (Linda Wolfe & Patrick Gray), et dans les autres sociétés où il est faible et les filles moins affectées que leurs frères par la rareté (Margaret Hamilton), notamment dans celles où la production de nourriture est aux mains des femmes (Claire Holden & Ruth Mace).
- 8 Les obstétriciens ont apporté leur contribution au débat en rappelant que la bipédie et la station debout ont abouti à la réduction de la taille du pelvis et, par là, rendu l'accouchement plus risqué pour les femmes petites, voire augmenté la mortalité en couches ce que confirment de récentes études statistiques pour les sociétés où la césarienne n'est pas pratiquée. Dans les sociétés à fécondité élevée se produirait ainsi une contre-sélection des femmes petites et, en conséquence, une réduction du dimorphisme (J.-F. Guégan, A.T. Teriokhin & F. Thomas). Ainsi, dans l'espèce humaine, la sélection naturelle s'exercerait en faveur des femmes grandes plus fortement que dans les autres espèces. Mais, dans ces conditions, pourquoi les femmes sont-elles, de fait, plus petites que les hommes ?
- 9 Sur cette interrogation revient la dernière partie de l'ouvrage qui se concentre sur le facteur culturel de l'alimentation et en particulier sur le refus d'une meilleure nourriture aux femmes qui justifierait leur stature plus petite. L'approche ethnographique montre que les sociétés de chasseurs-cueilleurs et d'agriculteurs se privent de réussite reproductive lorsqu'elles excluent les femmes de l'accès aux protéines, qui, à la fois, les fortifieraient et limiteraient la taille du fœtus. Restent deux points importants. L'étude de la consommation genrée des protéines s'est développée pour les adultes mais celle des enfants reste à faire, or l'alimentation des enfants détermine leur stature d'adultes ; aussi l'hypothèse d'une ségrégation nutritionnelle comme source du dimorphisme sexuel devrait-elle être en priorité testée sur les enfants. En second lieu, des archéologues et des historiens ont fréquemment insisté sur les limites des apports de l'ethnographie à la compréhension du développement de l'humanité. Ce n'est que tout récemment que l'analyse isotopique des ossements a commencé à éclairer les usages alimentaires de la préhistoire, mais elle ne peut encore nous dire si l'on doit imputer le dimorphisme humain à des millénaires de ségrégation alimentaire et de privation féminines, un problème intrigant soulevé par ce livre.
- 10 À mes yeux, le mérite principal de *Hommes grands, femmes petites* est d'avoir mis en question le paradigme naturaliste, trop souvent tenu pour allant de soi par les scientifiques. P. Touraille montre avec nuance que les comportements culturels

peuvent fortement influencer sur les traits physiques des humains et que les comportements genrés contribuent à créer des corps sexuellement différents, souvent à l'encontre des tendances naturelles. Ce livre invite donc à réfléchir sur l'interaction entre biologie et culture qui donne forme à la vie de tous les jours. Telle est la réflexion ouverte par la méthode multidisciplinaire de Priscille et c'est cette méthode d'analyse que nous avons à développer pour comprendre la condition humaine d'hier et d'aujourd'hui.

AUTEURS

IRENE BARBIERA

Università degli Studi di Padova (Italie)